

# Céline

## Londres



folio

## COLLECTION FOLIO

Louis-Ferdinand Céline

# Londres

*Édition établie et présentée  
par Régis Tettamanzi*

Gallimard

Louis Destouches dit Louis-Ferdinand Céline est né à Courbevoie le 27 mai 1894, de Fernand Destouches, employé d'assurances originaire du Havre, et de Marguerite Guillou, commerçante. Son grand-père Auguste Destouches avait été professeur agrégé au lycée du Havre.

Son enfance se passe à Paris, passage Choiseul. Il fréquente les écoles communales du square Louvois et de la rue d'Argenteuil, ainsi que l'école Saint-Joseph des Tuileries. Nanti de son certificat d'études, il effectue des séjours en Allemagne et en Angleterre, avant d'entreprendre son apprentissage chez plusieurs bijoutiers à Paris et à Nice. Il devance l'appel du service militaire et s'engage en 1912 au 12<sup>e</sup> régiment de Cuirassiers en garnison à Rambouillet. Une blessure dans les Flandres, en 1914, lui vaut la croix de guerre, la médaille militaire et une invalidité à 70 %.

Après un séjour à Londres, il est engagé comme agent commercial dans l'ancienne colonie allemande du Cameroun en 1916.

Atteint de paludisme, il rentre en France en 1917, passe son baccalauréat en 1919, puis fait ses études de médecine à Rennes et à Paris et soutient sa thèse en 1924.

De 1924 à 1928 il travaille à la Société des Nations, qui l'envoie en mission, notamment aux États-Unis et en Afrique de l'Ouest.

À partir de 1927, il est médecin dans un dispensaire à Clichy. En 1932 il publie *Voyage au bout de la nuit* sous le pseudonyme de Céline et reçoit le prix Théophraste-Renaudot.

En 1936 paraît son deuxième roman, *Mort à crédit*. Après un voyage en U.R.S.S. il publie *Mea culpa*, puis en 1937 et 1938 *Bagatelles pour un massacre* et *L'École des cadavres*. La déclaration de guerre le trouve établi à Saint-Germain-en-Laye. Il part comme médecin à bord du Chella, qui fait le service entre Marseille et Casablanca. Le Chella heurte un patrouilleur anglais, qui coule devant Gibraltar. Céline regagne Paris et remplace le médecin de Sartrouville alors mobilisé.

Il fait l'exode de 1940 en ambulance avec des enfants, il revient ensuite à Paris et s'occupe du dispensaire de Bezons. Il publie en 1941 *Les Beaux Draps* et en 1944 *Guignol's Band*.

De 1944 à 1951, Céline, exilé, vit en Allemagne et au Danemark, où il est emprisonné en décembre 1945. Amnistié, il revient en France et s'installe à Meudon, où il poursuit son œuvre (*Féerie pour une autre fois, D'un château l'autre, Nord, Rigodon*). Il meurt le 1er juillet 1961.

En 2021, soixante ans après sa mort, près de 6 000 feuillets disparus à la Libération sont retrouvés et donnent lieu à la publication de trois textes inédits aux Éditions Gallimard : *Guerre* (2022), *Londres* (2022) et *La Volonté du roi Krogold* (2023).

LONDRES

*On pourra se reporter en cours de lecture au Lexique de la langue argotique et populaire et au Répertoire des personnages situés en fin de volume, ainsi qu'à la notice présentant les échos du texte dans la vie et l'œuvre de l'écrivain.*



Au début qu'on est arrivés à Londres je la voyais presque pas l'Angèle. Si elle [est] venue me dire bonjour deux ou trois fois et que je l'enfile le premier mois c'est tout. Elle était trop occupée qu'elle disait avec son Purcell à s'installer qu'elle prétendait dans une avenue que je ne connaissais pas encore du côté de Marble Arche dans un beau quartier comme qui dirait l'Étoile chez nous au coin d'un Parc dans le genre du Monceau, le Hyde (Haide). Moi j'allais jamais de ce côté-là, c'était convenu entre nous, pour pas les gêner. Je restais somme toute dans ma zone, je demandais rien à personne, qu'on me laisse tranquille. C'est pas de moi qu'elles seraient venues les complications. Elle m'avait choisi pour ça un petit garno dans Leicester Street assez convenable je dois le dire. C'est plutôt le quartier des plaisirs faciles Leicester, une zone latérale au Boulevard si vous voulez vous faire une idée, juste à l'angle de l'Empire Theater. À l'époque dont je parle, c'était une scène pour revues frétilantes l'Empire Theater. C'était le moment, aussi, de la propagande au casse-pipe. On émoustillait l'Anglais par tous les moyens, par tous les côtés, pour le faire entrer dans la danse, et il est dur de la feuille l'Anglais ! On lui présentait la chose en musique pourtant comme un énorme voyage bien patriotique et de noces, par un torrent de

flonflons, un éberluement de cuisses hautes en cadences, dans un paradis de fleurs électriques bien épanouies. Je me demande ce qu'il voulait davantage. Au 22<sup>e</sup> Cuirassier ça s'était fait plus simplement mais pour le gentleman on faisait des efforts. C'était un délicat. On le travaillait par la suggestion, au whisky, à la cigarette, à l'orgueil, au froufrou, par la fatigue. Je disais rien, j'admirais, c'était mon rôle, mais là ça me paraissait tout de même des jeux d'enfants. Quand j'ai plus eu d'uniforme pour me promener, leur recruteur avec sa petite cocarde et sa badine, il s'approchait souvent de moi pour me tâter les sentiments. Il me donnait un coup d'amour-propre, il me prenait pour un puceau. Il avait le bagou. Je me dandinais. Je me laissais faire. Y avait de quoi rêver quand même. Quand je l'écoutais ça me rajeunissait, de tout un enfer je revenais bien portant. Je l'écoutais encore pour le plaisir. Ça se voyait donc pas mon oreille ? Ça s'entendait donc pas au-dehors ? Je vous disais que la rue où je logeais se trouvait un peu à l'écart de Piccadilly Circus, la place où y a tant de véhicules et réclames plein les fenêtres. Une petite voie adjacente assez sournoise la nôtre à vrai dire, avec des boutiques où il ne se vendait pas grand-chose, hormis le cul plus ou moins, mais en furtif bien entendu, à l'entresol, à l'anglaise. En bas, dans le rez-de-chaussée, mine de faire salon, c'était le repos des maquereaux, toujours sur l'œil. Elle connaissait pas l'Angleterre, Angèle, mais elle avait trouvé tout de suite des relations pour moi, elle avait présenté les connaissances. Mes blessures, ça me rendait sympathique au début. Des vrais amis d'ailleurs. Y a pas de mal à le dire, jusqu'à un certain point. Ils étaient étonnés voilà tout par ma médaille militaire, mais la putain de décoration ça me posait de trop auprès de leurs épouses et ça c'était dangereux. J'ai ôté l'uniforme. Je voulais pas installer.

J'avais pour moi la belle mansarde ripolinée tout en haut, juste au-dessus des chambres à Cantaloup, ce petit marle de Montpellier qui faisait les voyages. Il mettait les mômes en supplément du Leicester Street. C'était déjà un homme qui avait de l'expérience Cantaloup, quelque chose un peu comme Cascade mais alors en beaucoup plus instruit et arrivé. Il en avait parfois des trois et des quatre gonzesses à carrer ensemble dans sa tôle en attendant des mois que leur train parte pour Rio via La Corogne. Cantaloup c'est le charme qui le sauvait dans le métier, pas la force, il rancardait souvent de vraies Anglaises qui sont pourtant difficiles, il allait en piquer jusque dans les bars de l'avenue Shaftesbury à côté et des fraîches et des jeunettes, une même qu'avait pas encore ses seize ans. Les Anglaises bien entendu, en plus des mômes du midi, les ordinaires, il les plaçait pendant un temps à l'essai aux environs de la Victoria Station, qu'elles marinent un peu. Quand il les présentait les unes aux autres, ses gagneuses, ça faisait souvent du vilain, elles s'y attendaient pas à être aussi nombreuses, à travailler pour Cantaloup. Quelquefois ça donnait même des vraies bagarres. Sa grande Ursule alors, la régulière, [on] peut dire qu'elle aimait ce boulot-là. Elle leur cassait facilement une ou deux dents pour commencer aux débutantes, question de les aplanir, et puis même un balai entier sur le cul pour remettre en ordre. Cantaloup s'en occupait pas de son foyer, lui sa spécialité c'était le charme au-dehors. Je pouvais tout entendre moi par la cheminée de sa chambre quand la correction se déroulait. Cantaloup il préférait pas assister à ces choses-là, il allait se remettre à côté à la Royale sur la banquette en peluche, avec les petits potes du Regent Street. La taverne bien connue du monde entier. Ils étaient bien heureux les petits potes

[personnellement ?] de pas être rappelés au guignol, d'être en sursis encore, les derniers macs à Londres, à cause des varices et des emphysèmes, de la vue courte et d'autres inconvénients bien plus marioles encore. Ils passaient au consulat à Bedford Square, ces petits amis, donner leurs adresses en tremblant, chaque huit jours. Le travail, fallait qu'il devienne de plus en plus clandestin. Faucher toutes les gonzesses des copains partis pour se faire héros et qui restaient en rade. D'abord y avait plus de demandes que jamais en viandes. Les tapins que lui ramenait Cantaloup ils étaient bien choisis, il est rare que la même Ursule aye pas fini par les dresser. Elles pleuraient les mêmes d'ailleurs au moment qu'il fallait se quitter au loin, tellement elles s'étaient attachées déjà aux façons de lui et de sa famille, en pas plus de trois semaines, un mois. Au fond il réprouvait Cantaloup tous les genres de brutalité. En elle il pressentait la guerre et les massacres.

« Va-t'en, qu'il leur disait aux nouvelles bien doucement, va-t'en mon petit, je te retiens pas, va-t'en si tu ne te plais pas avec nous. Ici faut obéir à Ursule, voilà tout ce que je demande, c'est ma femme ! T'es pas surprise... moi je suis fidèle, tu feras comme moi... T'apprécierais plus tard. C'est pas sûr que t'en rencontres souvent sur ton chemin des hommes qui tiennent leurs promesses !... moi je sais les estimer quand je les rencontre, t'apprendras aussi, je t'en trouverai un si t'es régulière, sage... »

C'était un langage qui avait sa poésie. C'est vrai qu'il refusait jamais le moment venu de les vendre. Ursule les dressait dans tous les détails. Elle donnait aux mêmes dans les premiers jours des belles leçons, leur apprenait sur Cantaloup lui-même la façon de cent fioritures, et des plaisirs bien appréciés par les clients tropicaux. Ursule en plus pour la force et la grosseur des cuisses

c'était un vrai cheval. Quand elle corrigeait la débutante, elle la coinçait sous elle comme dans un étau, et plus qu'elle se débattait la même plus qu'elle dégustait, à s'en souvenir pour la vie de sa déraille même. Si elle partait ensuite pour la Pantagonie on la revoyait plus.

La séance c'était des cris à n'en plus finir alors et le mieux c'est que les doublards du ménage et celles des turnes d'à côté rappliquaient comme à la fête pour cherrer encore plus fort qu'Ursule dans la débutante. C'est à qui lui arracherait des touffes de mèches et les poils du cul jusqu'au sang. Après on lui labourait les nichons encore et quand elle était prête d'en crever la novice, qu'elle retrouvait plus même son souffle, fallait qu'on s'écrase les fesses à tout le monde, qu'on se torche le cul en plein dans sa figure qu'elle en suffoque, hommes et gonzesses mélangés. Cantaloup il préférait s'en aller, monter chez moi pour surveiller la rue. « Il faut ce qu'il faut, Ferdinand, je suis d'accord et c'est juste et c'est mérité, mais quand même c'est sauvage et ça doit se regretter. »

Le souci lui qui le tracassait c'est que la rue ne s'ameute pas. En Angleterre ça se paye très cher d'ameuter la rue et de se faire remarquer par la violence. Fallait à aucun prix.

Le cogne d'en bas qu'on connaissait, avec son gros bloum tout droit et son bide, il taillait stable et tranquille pendant ce temps le flot doucement houleux des griffetons tout autour de lui, sur la largeur du Picardy. C'était un grand remous de griffetons vers les six heures, de gus en kakis, écarlates, résédas, qu'on lâchait des camps de la banlieue, de tous les dominions et nos mêmes au boulot parmi, vers le moment de l'apéritif, qui piquaient la perspective comme dans un jardin... nos fleurs... Sans compter l'Armée du Salut qui donne à l'atmosphère bleue de cigarettes son

salut du soir, son grand coup de trombone et son infini cantique de la bonne volonté. Les autobus en cramoisi défilent doucement, tiennent l'avenue à la queue leu leu, tout voûtés, chacun derrière l'autre à se remplir le trou du cul, ronronnant.

Faut pas s'attendrir. À l'époque dans le milieu on était encore plein de la rouflaquette bien gommée, la cravate facilement rouge, la moustache Max Linder et le melon grisonnant qui fait si bien aux courses. Ainsi penché sur notre Leicester Street, Cantaloup jetait des shillings entiers aux petits musiciens pour qu'ils en mettent davantage au barbarie, que les passants n'entendent pas le bruit humain qui venait de chez nous, le tabassage, et lèvent pas la tête. Ils le connaissaient bien aussi les petits musiciens Cantaloup. Ils le saluaient même par son nom, et le renseignaient quand il le fallait sur des choses ayant trait au tapin et qu'il me racontait pas toutes. Il avait bien connu Cascade et il avait compris par des rumeurs exactement à peu près ce qui s'était passé dans les Flandres. Il se pressait pas, il jugeait pas les choses, il préférait se montrer bien réservé avec Angèle. Elle était comme en observation pour sa conduite. C'était trop grave pour qu'on en parle. La guerre d'abord avait trop ébranlé les usages pour qu'on puisse se faire une idée. Ça changeait d'un jour à l'autre. On se cherchait on se trouvait plus. D'abord ni Cantaloup ni les autres ils avaient leur conscience pour eux. Cantaloup il avait tout fait aussi pour se cramponner, fallait des fonds, que le tapin rende. Il était réformé à cause de son cœur.

« Regarde ! Sans Ursule, t'entends bien actuellement comme je te cause, je serais mort, j'ai pas peur de le dire, si tu savais quelle douceur qu'elle a eue pour moi cette femme !... une mère existe pas à côté d'elle... Mais elle peut pas quand même faire les voyages à ma place. C'est dur pourtant et ça me détruit. Surtout

qu'à cause des sous-marins, on est si surveillé sur les bateaux qu'à présent c'est presque impossible de pas avoir d'ennuis. Faut graisser de tous les côtés. Ça rend la viande extra-coûteuse. Sans compter que c'est la comédie quand tu traverses dans la tempête. Les Anglaises encore ça va, ça tient bien la mer, ça vomit presque pas, mais c'est rare comme femme, tandis que les nôtres et surtout les Espagnoles, c'est malade tout le temps, une clandestine alors c'est une vraie maladie tu peux le dire, dans son placard, et qui dure vingt et trois jours à dégueuler tripes et boyaux. J'ai été obligé d'en foutre à l'eau moi ! J'ai bien perdu déjà vingt sacs de cette manière et rien qu'à cause de la mer, comprends-moi bien. Ursule les dresse à travailler l'homme c'est entendu, pour ça elle a pas son pareil, mais elle peut pas me les rendre marines ! »

Il était satisfait de ses complets Cantaloup, et inquiet quand même s'il était vraiment élégant, il se faisait habiller qu'à Marseille. C'est même lui qui m'a fait cadeau des premiers vêtements civils quand j'ai eu déposé l'uniforme. On était à peu près de la même taille. « Le costume anglais c'est chic j'en conviens, mais c'est triste finalement et ça supporte pas le bijou. Tu me vois arriver moi à Rio sans ma chaîne, ma perle rose et la chevalière qui me quitte jamais ? Non, crois-moi Ferdinand. Je méprise personne, tu me connais, mais à nous autres faut autre chose qu'à ces mecs-là. Nous faut qu'on mange de l'ail ! » Ça c'était vrai aussi. Y en avait encore bien une douzaine de locataires dans la pension Leicester. On avait l'occasion souvent de se retrouver, dans la salle du rez-de-chaussée. Et c'était la manille. Un vrai salon avec des divans capitonnés vert pomme, bien pelés et miteux, mais où on pouvait se tenir à quatre. Et des guéridons ouvragés tout noirs d'ébène et tout semés, farcis de

pustules décoratives multicolores. Ça venait des Indes. Une vraie maladie. C'est la patronne, madame Council, qu'avait vécu dans ces pays-là. Son mari était justement mort officier à deux pas du Gaourisankar (la plus haute montagne du monde). Elle était bien distinguée Mistress Council, et bien aimable et bien instruite et tout. Seulement elle avait la figure toute gercée.

En plus faut dire que des Indes elle avait rapporté une expression de lassitude comme si elle avait trop compris d'un coup trop de choses dans l'Orient. Une espèce de nausée d'infini qu'elle faisait tout le temps avec sa propre figure. J'essayais moi de refaire pareille expression quand j'étais tout seul devant la glace et j'y arrivais pas.

Vous voyez qu'à Londres je commençais à m'intéresser à autre chose qu'à mes infirmités personnelles et mes bourdonnements et blessures. Ça c'est déjà bon signe, que je vais devenir intéressant.

Sa lassitude à Mistress Council c'est à cause qu'il m'expliquait Cantaloup qu'elle avait eu trop longtemps chaud dans les Indes. Elle n'a jamais paru s'apercevoir du trafic bien particulier qu'avait lieu chez elle. À propos on apprend une certaine manière de regarder dans la rue ce qui se passe à Londres, qui est bien commode, par réflexion, avec un petit miroir qu'on portait chacun dans notre poche, par la vitre du magasin d'en face. Je veux dire qu'on se sent un petit peu traqué. Tout en jouant aux cartes, ça n'empêche pas. La belote existait pas encore, à ma connaissance. C'était la manille. Quand une gonzesse de la tôle passe par exemple en retape devant la vitrine et qu'elle est suivie, faut dire ça aussi, par un bourre en remonte, elle tique deux coups sur la glace avec sa bague, si c'est un tapin d'un coup seulement, alors qu'on se trisse pour que le salon soye libre, pour qu'elle puisse monter librement. C'est deux livres qui tombent. Au

premier c'est installé genre thé room soi-disant. Un autre salon en somme mais alors à doubles rideaux. Le divan est encore plus colossal, plus huileux, plus capitonné. La même ôte pas une épingle de son attirail, ni les gants, c'est défendu. Le mec non plus. On s'assaye bien convenable. On cause. Et pas des cochonneries. Faut voir alors le garçon qui s'introduit du coup avec son habit à queue, ses gants aussi, tout ça bien limé, bien triste, et son thé triste et son gâteau plus triste encore, toujours le même le gâteau. Et l'assiette pleine de doigts. On y touchera pas. Le miché paye. Il a droit aux trifouilles sous les jupes, mais faut qu'il se régale sans déplacer le galure, ni qu'il s'arrête de causer. Il plonge les doigts dans la mousse, il tourne, il s'agite, le plus fort qu'il peut. Il en veut pour ses deux livres. Il en boirait bien du baveux, mais ça suffit. Sa cause est entendue, on le vire. Le garçon revient, remet les mains dans son assiette, fout du thé par terre. Le miché bafouille. Il faut qu'il remanie sa braguette et qu'il se barre en trombe. Déjà la même, bien élastique, débouline dans l'escalier. Le miché seul prend honte et peur. Il croit qu'il a été trop cochon, qu'on va l'arrêter. Il est tout soulagé de se remettre dans l'air de la rue... notre manille continue. Les soldats ici comme partout au monde au ras de la vitrine moutonnent et progressent en crachant. J'avais vraiment rien à faire qu'à regarder les choses. Je me méfiais pourtant. Après trois mois de distraction ici j'allais mieux de mon oreille, on me renverrait me faire écosser. Les Flandres c'était jamais qu'à six heures. Fallait réfléchir. Connaître bien les lieux. Étudier. Faudrait peut-être mieux que je vous explique alors l'endroit où ça se déroulait. Londres c'est pas très loin c'est entendu, mais quand même c'est encore coûteux quand on a pas les bonnes adresses pour s'arranger, surtout pour la nourriture si souvent déprimante. Ça

gêne le voyageur, ça l'effraye. Les pommes frites en particulier sont infâmes. En somme faut être renseigné. Mais le district dont je vous cause a énormément changé. Vous [vous] y retrouveriez plus. Je m'y reconnais encore moi c'est certain mais quand même j'hésite... Dans la rue Leicester, en plein centre c'est vrai, il ne reste plus dans l'état que le couvent des Dames du Bon Jésus, dirigé encore par des sœurs franciscaines et juste à côté du garno où pieusement nous demeurions. Tout le reste, c'est des boutiques et des meublés bien différents. D'abord on a été très dur pour les maquereaux en Angleterre depuis dix ans. Mais le marchand de fruits avec sa voiture monumentale il tient toujours au moins la moitié de la rue, un vrai verger, pommes et bananes, tout ça réparti sur un tapis bien haut de laine, vert à hurler quand il donne en dessus le plein d'acétylène. Dans notre coterie à Leicester Pension je veux dire tout de suite qu'on avait admis un bourre, Bijou qu'il s'intitulait. Ça s'était fait sournoisement. On a prétendu d'abord qu'il était pas un bourrin véritable, qu'il s'occupait ni des voleurs ni des maquereaux. Des clous.

C'est avec des salades pareilles qu'on a commencé à lui parler au lieu de l'étendre comme on aurait dû à Leicester Pension dès les premières pailles. On s'en est bien repenti. C'était le commencement des ententes qu'ont eu lieu avec les bourres. Après ça on les comptait même plus. J'avais bien l'intention en tout cas moi dès le début de le marquer le Bijou, de lui faire des confidences avec une gaule et de lui ratatiner la gueule s'il me gênait dans mes décisions. Ce bourre Bijou donc, puisque c'est de lui qu'on parle, il possédait deux femmes en maison, une à Bordeaux et l'autre à Nîmes. On pouvait pas dire qu'il était pas du milieu. Ce qu'il aimait le plus pour se distraire c'était de faucher les bananes du mec à la bagnole devant nous. Et jamais il se

faisait poirer. Ça déjà c'était donc suspect. Au brouillard je lui en ai vu ramer jusqu'à une douzaine de bananes et tous les ananas dans la journée même. C'est cette façon qui m'a même tapé dans l'œil. On aurait cru qu'il voulait nous prouver que c'était bien facile de se garnir et qu'il voulait nous aussi qu'on pique dans la voiture.

« Vas-y Ferdinand. T'as rien à craindre », qu'il me tâtait en passant au ras du tas. Je voyais quand même bien que le mec au tablier qui faisait semblant de pas me regarder et de causer précisément avec une passante...

« T'as le bonjour Bijou, que je l'emboîtait du tac au tac. Je suis pas bon pour tomber à cause d'un con dans ton genre... »

Alors il faisait à la grande colère, il s'incendiait, il me défiait de donner des preuves. « Tu me prends pour un bourrique alors ? dis-le quand même et tout de suite que je t'entende. » Quand il râlait comme ça tout à la flan, il me dégoûtait encore bien davantage et pour tout le milieu en même temps que lui. Il puait le Bijou, vraiment la merde. Mais je sentais que je dépendais du même esprit, ça me faisait triste pour rien avoir en commun avec une mollard pareille. Ce qu'il aurait fallu vraiment, c'est pas seulement de l'étendre là comme une merde dans le Trafalgar Square. C'était trop facile. Il en serait resté partout autour de son odeur et de son influence. C'est de l'instruction qu'il aurait fallu posséder pour bien pouvoir l'oublier et perdre le goût de sa fiente. D'abord ça se défroque toujours un cogne un jour ou l'autre, d'un coup. Suffit qu'on le vexe. À un moment ça devient plus fragile qu'une gonzesse un flic déguisé. Les hommes de la remonte aussi d'ailleurs. Tout ça c'est plein le ballon mélangé. C'est inquiet dès que c'est contredit. Ça sait plus où prendre son bidon dès qu'on précise. Ça s'effondre, ça menace, ça écarquille, ils se la mordent

plutôt que d'avouer qu'ils en ont pas d'instruction, c'est des piteux. On boit, c'est pas oublié. L'injure est faite au vif. Ils se réveillent la nuit pour larder l'armoire à glace du haut en bas. Bijou lui sa compensation qui lui venait de son fond de vache, c'était une espèce de menace, une manière de se trouver tout d'un coup supérieur à nous tous, une remarque, qui pouvait pas tromper, même les petits mecs s'ils avaient pas été si abrutis par le brandy, les cravates en soie filandreuse, et le poker à main armée. Si on l'observait assez le Bijou, on voyait le coup de loin lui remonter du trou du cul. Il se sentait après tout à l'avantage, le protégé. Ça surgissait finalement l'engueulade au moment venu. Le bouzeux aux bananes pour moi c'était un bourre aussi. À Londres les choses ne se forment pas volontiers. Elles conduisent des unes aux autres, c'est tout. Faut se contenter d'une impression. On se méfie pendant des années. On a eu presque confiance. Total on sait pas si on a eu tort. C'est ça l'anglais. Toujours infini.

En attendant, il venait sur les six heures, je disais donc, dans Leicester Square pour s'amuser autant [de] troupes que pour une bataille. Nos mômes tapinaient tant et plus. « Faudrait avoir des gonzesses fendues de haut en bas pour suffire au trafic »... Tellement qu'il en arrivait des renforts c'était vrai, et des avides, de tous les dominions. J'ai connu des hommes qui tenaient jusqu'à six femmes à travailler pour eux, et qui s'en revendaient encore un couple ou deux par mois. La traite des blanches c'est marrant. Les couleurs, les noirs et jaunes surtout ça renifle, ça se précipite sur nos tapins pour leur crever le fondement. C'est enragé. On peut pas croire ce qu'on avait de frais médicaux de ce côté-là, surtout dans les débuts. Dans notre pension, les passagers, les habitués c'était encore une douzaine de demi-sel de

tous les âges, bien instructifs. Et puis des artistes de music-hall et de vrais beuglants, [à traîne ?], des jongleurs même. Parmi sûrement y avait des déserteurs aussi, plus dégonflards encore que moi-même, qu'avaient même pas [tâté ?]. Avec des papiers bien faits, sur mesure, la voix toujours basse et puis au moins quand même deux gonzes chacun, au business dans divers genres, dans les métiers de luxe surtout, la parfumerie, la manucure, les petits emplois dans les coulisses, des drôles.

Charles Aumone il avait plus lui personne pour le soutenir. Il se défendait tout seul à présent. Les Anglais l'avaient écoscé. C'est une gonzesse qui l'avait trahi, donné aux roastbeefs, un coup monté, l'oseille en mains. C'est chose rare. La môme, une Argentine, il se l'était prélevée sur place, à Cordoba dans la pampa, et ramenée exprès dans Piccadilly, pour faire son original. Au tribunal ça alors on lui avait reproché, à Bond Street, à l'Old Bailey. Ils l'avaient reconnu bon pour deux ans de « dur labeur » à Dartmoor sur la lande, le pénitencier. Déjà c'est gentillet, c'est dur, mais y avait la correction pour finir et pour commencer. Vingt à l'entrée, autant pour sortir et pas du mou. Il se vantait pas Aumone mais il montrait volontiers les cicatrices du chat, épaisses d'un doigt tout à travers son dos large. Ça lui faisait comme du bien même qu'on regarde. « Ils te posent tiens une plaque en cuir épais, je te jure, à travers les reins, autrement ils sauteraient... » Ses yeux alors ils restaient fixes à rechercher les circonstances... Aux jeunes surtout qu'arrivaient, à moi plusieurs fois de suite, il me donna tous les détails pour prévenir. « Quand ta marmite en aura marre de ta tronche, ici c'est facile, elle a qu'un mot à dire. » Au fond il était jaloux, il était sonné. D'abord les femmes en auraient plus voulu tel quel, plus qu'une fêlure, une tisane. Les Anglais aux neuf queues ils l'avaient encore

plus ratatiné au moral qu'au physique. Je lui demandais moi pourquoi qu'il s'en allait pas pour de bon de l'Angleterre. Il répondait par plein de raisons. « Je me vengerai », qu'il prétendait. Il se vengeait mes couilles pas du tout. Les biftecks l'avaient littéralement fêlé. Il fuyait de partout. « Il les admire, que je te dis moi, depuis qu'ils l'ont corrigé, il pourrait même plus vivre ailleurs, sans eux, faut qu'il les voye, il a tout du chien. » C'est ainsi qu'il expliquait les choses Cantaloup, le pourquoi il retournait pas rue de la Gaîté Aumone.

Vers les six heures on sortait nous pour faire une descente des Publics Bars depuis Lard Street à côté jusqu'au Corner Tottenham. Leurs bars ont des drôles de formes bien compliquées avec des jolies mômes bien capricieuses derrière des comptoirs en acajou épais comme ça. C'est plein de cuivre comme sur un vrai bateau, c'est luxueux, c'est riche. Le bookmaker toujours inquiet, montre ses dents, ses bagues en or, inspire confiance. La fumée vous prend toute la tête et les idées. La bière si épaisse qu'elle vous élargit la bouche en noir. Je croyais au début que c'était simplement de la distraction moi, de la rigolade, les petits tours qu'on décrivait avant dîner, un zanzibar par-ci par-là. Mais c'était pas ça tout à fait.

Y avait Bijou, moi donc, Aumone et le Tatave dit Cantaloup qui prenaient la rue, souvent encore un ou deux hommes dans l'excursion. À propos, Aumone faut dire qu'il s'était remis à la peinture depuis son malheur. C'était son premier métier d'abord les beaux-arts. Il s'était déterminé mac dès l'école. Mais depuis la correction il se tenait toujours voûté à cause des reins. Il peignait plutôt les animaux, des chevaux surtout et très bien. Il s'y était remis. Il en vendait de ci, de là, de ses productions, assez pour briffer, presque si on l'avait pas aidé nous autres. Ça plaisait aux

Anglais son genre. Ses toiles il les proposait dans les petites boutiques près du Museum surtout, les petits libraires. Y avait de la gêne. Il osait pas pousser les portes. Pour un peu il se serait éclipsé, du moment qu'on lui demandait [ses ?] prix. Il aurait fait des cadeaux. Ça l'humiliait d'avoir besoin. Pour le stimuler j'allais souvent l'aider à vendre. Ça m'amusait. Le coup d'avoir été barbeau pendant longtemps ça l'avait déshabitué des marchandages. Ces petits peigne-culs du commerce, toujours si râleux, si méprisants, lui donnaient peu. Moi j'étais pas si délicat. Entre les macs et les boutiques je savais pas lesquels me répugnaient davantage. Je les incendiais tous pour me rendre compte. « Si vous n'en voulez pas, que je leur disais aux boutiqueux, on va les vendre au musée d'en face. » Il se serait arrêté sur le seuil même à bégayer. Il remportait ses jolis canevas. Il était devenu scrupuleux en somme et honorifique comme mon père. Ils se rengorgeaient. Je lui faisais honte. Mais que je retourne avec Cantaloup. Quand je vous dis le tour du quartier, faut comprendre celui qui va de Lampton Street<sup>1</sup>, la rue si pianotante dès 11 heures du matin, jusqu'au British Museum. Dans la Lampton Street j'ai compté jusqu'à vingt et trois écoles pour la danse et le maintien, rien qu'aux premiers étages avec dans chacune la ballerine directrice aux cheveux rouges qui louche un peu derrière les brise-bise verts et bleus, voir s'il vient des nouveaux élèves, qu'ils s'égarer pas à côté. C'est des femmes qui sont sournoises et sympathiques, à cause des molletons bombés de garde mobile que donne l'entraînement, de la chair costaude, de la dégaine institutrice, de leurs bouffées de chaleur, de leurs quarante berges, de leurs souvenirs qui sentent le cheval, les troisièmes classes et l'eau de lavande. Toutes ont été à Rome, au Forum se faire branler une fois dans la vie. Quand elles

donnent leurs leçons, baguette au poing, les petites filles, cinquième position, gloussent d'une drôle de manière. *Tic tac* c'est le métronome. Un coup de piano pour le fouetté. Entendez-vous l'air aigrelet qui cascade à reculons sous les combles ? C'est amer à l'oreille comme la marmelade aux [papilles ?]. Vous en avez plein la bouche. Les petites filles transpirent, et se crispent encore pour deux battements le long des barres au mur. Elles font transpirer la glace. Elles voudraient bien un jour à bout d'effort embrasser Pavlova aussi, comme la maître[sse]. Elles trouveront bien un juif plus tard, les mignonnes musculaires, qui leur boira l'urine pour cher quand elles sauront danser sous le réflecteur bleu du Palladion la mort d'un cygne.

1. Cette rue semble inventée.

*Illustration de Tardi.*

© Éditions Gallimard, 2022 et 2023.

# Louis-Ferdinand Céline

## Londres

« J'aurais voulu je crois guérir toutes les maladies des hommes, qu'ils souffrent plus jamais les charognes. On est étrange, si on l'avouait. Bien. »

Ferdinand, le héros de *Guerre*, a quitté la France pour rejoindre Londres et son amie prostituée Angèle. Il prend domicile dans une mansarde où le maquereau Cantaloup organise un intense trafic sexuel de filles, avec quelques personnages hauts en couleur, dont un policier, Bijou, et un ancien poseur de bombes, Borokrom. Proxénétisme, alcoolisme, trafic de poudre, violences en tout genre rendent chaque jour plus suspecte cette troupe de sursitaires déjantés, hantés par l'idée d'être envoyés ou renvoyés au front.

Établi depuis le manuscrit récemment retrouvé, *Londres* s'impose comme le grand récit d'une double vocation : celle de la médecine et de l'écriture.

« La suite grandiose de *Guerre*, brutale et poétique. »

Anthony Palou, *Le Figaro littéraire*

« Il y a ici des pages d'une bouleversante beauté. »

Grégoire Leménager, *Le Nouvel Obs*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, 1<sup>re</sup> éd. Denoël & Steele, 1932, 1952 (Folio n° 28 ; Folio plus classiques n° 60).
- MORT À CRÉDIT, 1<sup>re</sup> éd. Denoël & Steele, 1936, 1952 (Folio n° 1692).
- GUIGNOL'S BAND, 1<sup>re</sup> éd. Denoël, 1944, 1952 (Folio n° 2112, édition qui réunit en un seul volume GUIGNOL'S BAND et LE PONT DE LONDRES).
- L'ÉGLISE, 1952.
- SEMMELWEIS 1818-1865, 1952 (« L'Imaginaire », n° 406. Textes réunis par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, préface de Philippe Sollers).
- FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, I, 1952 (Folio n° 2737, édition qui réunit en un seul volume FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS et NORMANCE. Préface d'Henri Godard).
- NORMANCE (FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, II), 1954 (Folio n° 2737, édition qui réunit en un seul volume FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS et NORMANCE. Préface d'Henri Godard).
- ENTRETIENS AVEC LE PROFESSEUR Y, 1955 (Folio n° 2786).
- D'UN CHÂTEAU L'AUTRE, 1957 (Folio n° 776).
- BALLETS SANS MUSIQUE, SANS PERSONNE, SANS RIEN (« L'Imaginaire », n° 442, édition augmentée de Pascal Fouché).
- NORD, 1960 (Folio n° 851).
- LE PONT DE LONDRES (GUIGNOL'S BAND, II), préface de Robert Poulet, 1964 (Folio n° 2112, édition qui réunit en un seul volume GUIGNOL'S BAND et LE PONT DE LONDRES).
- RIGODON, préface de François Gibault, 1969 (Folio n° 481).
- CASSE-PIPE suivi de CARNET DU CUIRASSIER DESTOUCHES, 1970 (Folio n° 666).
- MAUDITS SOUPIRS POUR UNE AUTRE FOIS. Une version primitive de FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS, 1985 (« L'Imaginaire », n° 547, édition d'Henri Godard).
- LETTRES À LA NRF (1931-1961), édition de Pascal Fouché, préface de Philippe Sollers, 1991 (Folio n° 5256).
- LETTRES DE PRISON À LUCETTE DESTOUCHES ET À MAÎTRE MIKKELSEN (1945-1947), édition de François Gibault, 1998.
- DEVENIR CÉLINE. Lettres inédites de Louis Destouches et de quelques autres, édition de Véronique Chovin, 2009.
- LETTRES À HENRI MONDOR, édition de Cécile Leblanc, 2013.
- GUERRE, édition de Pascal Fouché, 2022 (Folio n° 7276).

LONDRES, édition de Régis Tettamanzi, 2022 (Folio n° 7420).

LA VOLONTÉ DU ROI KROGOLD suivi de LA LÉGENDE DU ROI RENÉ, édition de  
Véronique Chovin, 2023.

### *Dans la Bibliothèque de la Pléiade*

ROMANS. 1932-1934, édition d'Henri Godard, avec Pascal Fouché et Régis Tettamanzi,  
n° 157, 2023.

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT. APPENDICES : SÉQUENCES DU MANUSCRIT ET  
DU DACTYLOGRAMME – LETTRES À DES CRITIQUES POSTFACE DE 1933 ET  
PRÉFACE DE 1949 – LE « VOYAGE » AU CINEMA. *Textes retrouvés* : LA VOLONTÉ  
DU ROI KROGOLD – LA LÉGENDE DU ROI RENÉ. APPENDICES : LE ROI  
KROGOLD – DANS LE MANUSCRIT RETROUVÉ DE « MORT À CRÉDIT ». *Textes  
retrouvés* : [GUERRE] – LONDRES. AVANT-PROPOS – PRÉFACE – CHRONOLOGIE –  
NOTE SUR LE DACTYLOGRAMME CORRIGÉ DE « VOYAGE AU BOUT DE LA  
NUIT » – NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION – NOTICES, NOTES ET VARIANTES –  
VOCABULAIRE POPULAIRE ET ARGOTIQUE – RÉSUMÉ.

ROMANS. 1936-1947, édition d'Henri Godard, avec Pascal Fouché, n° 349, 2023.

MORT À CRÉDIT. APPENDICES : DIX SÉQUENCES DU ROMAN DANS LA  
VERSION DU MANUSCRIT RETROUVÉ – LETTRES À DES CRITIQUES. CASSE-  
PIPE (LE TEXTE DE 1948 ET DE 1958, SCÈNES RETROUVÉES). APPENDICES :  
L'HISTOIRE DE « CASSE-PIPE » RACONTÉE PAR CÉLINE EN 1957 – CARNET DU  
CUIRASSIER DESTOUCHES (1913) – LETTRE À ROGER NIMIER (1950) – LE  
BAPTÊME DU FEU DE 1914 RACONTÉ PAR CÉLINE EN 1939. GUIGNOL'S BAND I –  
GUIGNOL'S BAND II [LE PONT DE LONDRES]. APPENDICES : « GUIGNOL'S  
BAND III » : DÉBUT DE LA RÉDACTION, SYNOPOSIS ET FRAGMENT D'UNE  
SUITE. PRÉFACE – AVERTISSEMENT – NOTES SUR LES MANUSCRITS  
RETROUVÉS DE « MORT À CRÉDIT » ET DE « GUIGNOL'S BAND » – NOTICES,  
NOTES ET VARIANTES – VOCABULAIRE POPULAIRE ET ARGOTIQUE – RÉSUMÉ.

ROMANS. 1952-1955, édition d'Henri Godard, n° 403, 2023.

FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS I – FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS II  
[NORMANCE] – ENTRETIENS AVEC LE PROFESSEUR Y. APPENDICES : I.  
PREMIÈRE ESQUISSE DE « FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS » ET AUTRES  
FRAGMENTS TIRES DES « CAHIERS DE PRISON » – II-V. VERSIONS A, B, C ET D  
DE « FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS » – VI. VERSION B\* DE « FÉERIE POUR  
UNE AUTRE FOIS » – VII-VIII. PREMIÈRE, DEUXIÈME ET TROISIÈME VERSIONS  
INTERMÉDIAIRES DE « FÉERIE POUR UNE AUTRE FOIS II » – IX. LA CHANSON  
« RÈGLEMENT » – X. FRAGMENT D'UNE PREMIÈRE VERSION DES  
« ENTRETIENS AVEC LE PROFESSEUR Y ». PRÉFACE – NOTE SUR LA PRÉSENTE  
ÉDITION – NOTICES, NOTES ET VARIANTES – VOCABULAIRE POPULAIRE ET

ARGOTIQUE – RÉPERTOIRE DES NOMS PROPRES ET DES TITRES MENTIONNÉS DANS L'APPAREIL CRITIQUE – RÉSUMÉ.

ROMANS. 1957-1961, édition d'Henri Godard, n° 252, 2023.

D'UN CHÂTEAU L'AUTRE – NORD – RIGODON. APPENDICES : LOUIS-FERDINAND CÉLINE VOUS PARLE – ENTRETIEN AVEC ALBERT ZBINDEN. PRÉFACE – COMPOSITION DE LA TRILOGIE – NOTICES, NOTES ET VARIANTES – VOCABULAIRE POPULAIRE ET ARGOTIQUE.

LETTRES. Choix de lettres de Céline et de quelques correspondants (1907-1961), édition d'Henri Godard et Jean Paul Louis, préface d'Henri Godard, n° 558, 2009.

### *Dans les Cahiers de la NRF*

1. CÉLINE ET L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE (1932-1957). Édition de Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, 1976 et 1993.
2. CÉLINE ET L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE (1957-1961). Édition de Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, 1976 et 1993.
3. SEMMELWEIS ET AUTRES ÉCRITS MÉDICAUX. Édition de Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard, 1977 et 1995.
4. LETTRES ET PREMIERS ÉCRITS D'AFRIQUE (1916-1917). Édition de Jean-Pierre Dauphin, 1978.
5. LETTRES À DES AMIES. Édition de Colin W. Nettelbeck, 1979 et 1997.
6. LETTRES À ALBERT PARAZ (1947-1957). Édition de Jean Paul Louis, 1981.
7. CÉLINE ET L'ACTUALITÉ (1933-1961). Édition de Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, préface de François Gibault, 1987 et 2003.
8. PROGRÈS *suivi de* ŒUVRES POUR LA SCÈNE ET L'ÉCRAN. Édition de Pascal Fouché, 1988.
9. LETTRES À MARIE CANAVAGGIA (1936-1960). Édition de Jean Paul Louis, 2007.
10. LETTRES À ALBERT PARAZ (1947-1957). Édition de Jean Paul Louis, 2007.
11. LETTRES À MILTON HINDUS (1947-1949). Édition de Jean Paul Louis, 2009.
12. LETTRES À PIERRE MONNIER (1948-1952). Édition de Jean Paul Louis, 2015.
13. CAHIERS DE PRISON (FÉVRIER-OCTOBRE 1946). Édition de Jean Paul Louis, 2019.

### *Dans la collection Albums Beaux Livres*

MORT À CRÉDIT. Le manuscrit retrouvé (Fac-similé et transcription). Transcription établie, annotée et présentée par Pascal Fouché, 2023.

### *Dans la collection de livres audio « Écoutez Lire »*

CORRESPONDANCES AVEC GASTON GALLIMARD, lu par Éric Caravaca, Guillaume Gallienne, Fabrice Luchini, Daniel Mesguish, Thibault de Montalembert et Denis Podalydès, 2011.

MORT À CRÉDIT, lu par Denis Podalydès, 2021.

D'UN CHÂTEAU L'AUTRE, lu par Denis Podalydès, 2021.

LUCHINI LIT CÉLINE. VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, MORT À CRÉDIT, LETTRES À LA NRF, lu par Fabrice Luchini, 2021.

GUERRE, lu par Denis Podalydès, 2022.

LONDRES, lu par Denis Podalydès, 2022.

### *Chez Futuropolis*

VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT, illustrations de Tardi, 2006.

CASSE-PIPE suivi de CARNET DU CUIRASSIER DESTOUCHES, illustrations de Tardi, 2007.

MORT À CRÉDIT, illustrations de Tardi, 2008.

# TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

L'Auteur

I

1

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achévé de numériser

Cette édition électronique du livre  
*Londres* de Louis-Ferdinand Céline  
a été réalisée le 8 août 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073050441 - Numéro d'édition : 621371)

Code produit : Q02879 - ISBN : 9782073050458.  
Numéro d'édition : 621372

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.